



Apollinaire
Œuvres en prose
complètes

I

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR MICHEL DÉCAUDIN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

APOLLINAIRE

*Œuvres
en prose
complètes*

I

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR MICHEL DÉCAUDIN

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1977,
pour la préface et l'ensemble de l'appareil critique.

CONTES ET RÉCITS

*Les grandes œuvres
et leurs annexes*

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'ENCHANTEUR POURRISSANT

Illustré de gravures sur bois

par

ANDRÉ DERAÏN



PARIS

HENRY KAHNWEILER, ÉDITEUR

28 Rue Vignon 28



QUE deviendra mon cœur
parmi ceux qui s'entr'ai-
ment¹? Il y eut² jadis
une demoiselle de grande
beauté, fille d'un pauvre
vavasseur. La demoiselle
était en âge de se marier,
mais elle disait à son père

et à sa mère qu'ils ne la mariassent pas et qu'elle était
décidée à ne jamais voir d'homme, car son cœur ne le
pourrait souffrir ni endurer³. Le père et la mère essayèrent
de la faire revenir sur sa décision, mais ils ne le purent
en aucune manière. Elle leur dit que, si on la forçait à voir
un homme, elle en mourrait aussitôt ou irait hors de son
sens; et sa mère lui ayant demandé privément, comme
mère, si elle voulait toujours d'homme s'abstenir, elle
répondit que non et que même, si elle pouvait avoir
compagnie d'un homme qu'elle ne vît point, elle l'aimer-
rait extrêmement. Le vavasseur⁴ et sa femme, qui n'avaient
pas d'autre enfant qu'elle, et⁵ qui l'aimaient comme on
doit aimer son seul enfant, ne voulurent pas risquer de
la perdre. Ils souffrirent et attendirent, espérant qu'elle
changerait d'avis. Au bout⁶ de quelque temps, le père
mourut et, après son trépas, la mère supplia sa fille de
prendre un mari, mais celle-ci ne voulut rien entendre.
Sur ces entrefaites⁷, il arriva qu'un diable se présenta
à la demoiselle en son lit, par la nuit obscure. Il commença
à la prier tout doucement et lui promit qu'elle ne le
verrait jamais. Et elle lui demanda qui il était : « Je suis⁸,
fait-il, un homme venu d'une terre étrangère et, de même
que vous ne pourriez voir d'homme, je ne pourrais

voir de femme avec laquelle je couchasse. » La demoiselle^a le tâta et sentit qu'il avait le corps très bien fait. Et elle l'aima extrêmement, accomplit sa volonté et cela^b tout cela à^c sa mère et à autrui.

Quand elle eut mené cette vie l'espace d'un mois, elle devint grosse, et lorsqu'elle enfanta, tout le peuple s'émerveilla parce que du père on ne savait rien et elle ne voulait pas le dire. Cet enfant fut un fils et eut nom Merlin. Et quand il eut douze ans il fut mené à Uter Pandragon^d.

Après que le duc de Tintaguel fut mort par la trahison d'Uter Pandragon et de Merlin pour Egerver, la duchesse qu'Uter Pandragon aimait, Merlin s'en alla dans les forêts profondes, obscures et anciennes¹. Il fut de la nature de son père, car il était décevant et déloyal et sut autant qu'un cœur pourrait savoir de perversité. Il y avait^e dans la contrée une demoiselle de très grande beauté qui s'appelait Viviane ou Eviène². Merlin commença à l'aimer, et très souvent il venait là où elle était, et par jour et par nuit. La demoiselle^f, qui était sage et courtoise, se défendit longtemps et un jour elle^g le conjura de lui dire qui il était et^h il dit la vérité. La demoiselle lui promit de faire tout ce qu'il lui plairait,ⁱ s'il lui enseignait auparavant une partie de son sens et de sa science. Et lui, qui tant l'aimait que mortel cœur ainsi ne pourrait plus aimer, promit de lui apprendre tout ce qu'elle demanderait : « Je veux^j, fait-elle, que vous m'enseigniez comment, en quelle manière et^k par quelles fortes paroles je pourrais fermer un lieu et enserrer qui je voudrais sans que nul ne pût entrer dans ce lieu ni en sortir. Et je veux aussi que vous m'enseigniez comment je pourrais faire dormir qui je voudrais.

— Pourquoi, fit Merlin, voulez-vous savoir tout cela ?

— Parce que, fit-elle, si mon père savait que vous eussiez couché avec moi il^l me tuerait sur l'heure et je serai certaine de lui quand je l'aurai fait dormir. Mais gardez-vous de me tromper touchant ce que je vous demande, car sachez qu'en ce cas vous n'auriez jamais ni mon amour ni ma compagnie. »

Merlin lui enseigne ce qu'elle lui demande et la demoiselle écrit les paroles qu'elle entend, dont elle se servait toutes les fois qu'il venait à elle. Et il s'endormait incontinent. De cette manière, elle le mena très longtemps

et quand^a il la quittait, il pensait toujours avoir couché avec elle. Elle le décevait ainsi parce qu'il était mortel; mais s'il^b eût été en tout un diable elle^c ne l'eût pu décevoir, car un diable ne peut dormir. À la fin, elle sut par lui tant de merveilles qu'elle^d le fit entrer au tombeau, dans la forêt profonde, obscure et périlleuse. Et celle qui endormit si bien Merlin était la dame du lac où elle vivait. Elle en^e sortait quand elle voulait et y rentrait^f librement, joignant les pieds et se lançant dedans.





L'ENCHANTEUR était entré^a conscient dans la tombe et s'y était couché comme sont couchés les cadavres¹. La dame du lac avait laissé retomber la pierre, et^b voyant le sépulcre clos pour toujours, avait^c éclaté de rire. L'enchanteur mourut alors. Mais, comme il était immortel de nature et que sa mort provenait des incantations^d de la dame, l'âme de Merlin resta vivante en son cadavre. Dehors, assise sur la tombe, la dame du lac, que l'on appelle Viviane^e ou Eviène, riait, éveillant les échos de la forêt profonde et obscure^f. Lorsque sa joie fut calmée, la dame parla, se croyant seule : « Il est mort le vieux fils du diable. J'ai enchanté l'enchanteur décevant et déloyal que protégeaient les serpents, les hydres, les crapauds, parce que je suis jeune et belle, parce que j'ai été décevante et déloyale, parce que je sais

charmer les serpents, parce que les hydres et les crapauds m'aiment aussi. Je suis lasse^g d'un tel travail. Le printemps commence aujourd'hui, le bon printemps fleurissant que je déteste; mais il passera vite, ce printemps parfumé qui m'enchanté. Les^h buissons d'aubépine² défleuriront. Je ne danserai plus, sinon la danse involontaire des petits flots à la fleurⁱ du lac. Mais, quel malheur ! Aux retours^j inévitables du printemps, les buissons d'aubépine refleuriront. J'en serai^k quitte pour

ne point sortir de mon beau palais plein de lueurs de gemmes, au fond du lac, pendant chaque printemps. Et quel malheur ! La danse^a involontaire des petits flots à fleur du lac est aussi une danse inévitable. J'ai enchanté^b le vieil enchanteur décevant et déloyal et voici que les printemps inévitables et la danse inévitable des petits flots me soumettront et m'enchanteront, moi, l'enchanteresse. Ainsi tout est juste dans l'univers : le vieil enchanteur décevant et déloyal est mort et quand je serai vieille, le printemps et la danse des petits flots me feront mourir. »

Or, l'enchanteur était étendu mort dans le sépulcre, mais son âme était vivante et la voix de son âme se fit entendre : « Dame, pourquoi avez-vous fait ceci ? » La dame tressaillit, car c'était bien la voix de l'enchanteur qui sortait de la tombe, mais inouïe. Comme elle ne savait pas, la dame crut qu'il n'était pas encore mort et frappant de sa main la pierre tiède sur laquelle elle était assise, elle s'écria^c : « Merlin, ne bouge plus, tu es entré vivant dans le tombeau, mais tu vas mourir et déjà tu es enterré. » Merlin sourit en son âme et dit doucement : « Je suis mort ! Va-t'en^d, à cette heure, car ton rôle est fini, tu as bien dansé. »

À ce moment seulement, au son de la véritable voix inouïe de l'âme de l'enchanteur, la dame sentit la lassitude de la danse. Elle s'étira, puis essuya son front mouillé de sueur, et ce geste fit choir sur la tombe de l'enchanteur une couronne d'aubépine. De nouveau, la dame lasse éclata de rire et répondit ainsi aux paroles de Merlin : « Je suis belle comme le jardin d'avril^e, comme la forêt de juin, comme le verger d'octobre, comme la plaine de janvier. » S'étant dévêtue alors la dame s'admira^f. Elle était comme le jardin d'avril, où poussent par places les toisons de persil et de fenouil, comme la forêt de juin, chevelue et lyrique, comme le verger d'octobre, plein de fruits mûrs, ronds et appétissants, comme la plaine de janvier, blanche et froide.

L'enchanteur se taisant, la dame pensa : « Il est mort. Je veillerai quelque temps sur cette tombe^g, puis je m'en irai dans mon beau palais plein de lueurs de gemmes, au fond du lac. » Elle se vêtit, puis s'assit de nouveau sur la pierre du sépulcre et, la sentant froide, s'écria :

« Enchanteur^a, certainement tu es mort puisque la pierre de ta tombe l'atteste. » Elle eut la même joie que si elle avait touché le cadavre lui-même et ajouta^b : « Tu es mort, la pierre l'atteste, ton cadavre est déjà glacé et bientôt tu pourriras. » Ensuite, assise^c sur la tombe, elle se tut, écoutant les rumeurs de la forêt profonde et obscure.

On entendait encore, parfois, au loin le son^d triste du cor de Gauvain¹, qui seul au monde avait pu savoir où était Merlin. Le chevalier aux Demoiselles avait tout deviné, et maintenant, s'en allait cornant pour susciter l'aventure. Or, le soleil^e se couchait et Gauvain au loin disparaissait avec lui. Gauvain et le soleil^f déclinaient à cause de la rotondité de la terre, le chevalier devant l'astre et tous deux confondus^g, tant ils étaient lointains et de pareille destinée.

La forêt était pleine de cris rauques, de froissements d'ailes et de chants. Des vols^h irréels passaient au-dessus de la tombe de l'enchanteur mort et qui se taisait. La dameⁱ du lac écoutait ces bruits, immobile et souriante. Près du tombeau, des^j couvées serpentes rampaient, des fées erraient çà et là avec des démons bicornus et des sorcières venimeuses.

LES SERPENTS^j

Nous avons sifflé le mieux que nous ayons pu^k et le sifflement, c'est le meilleur appel. Il n'a jamais répondu celui qui est de notre race, que nous aimons et qui ne peut pas mourir. Nous avons rampé et qui ne sait que ceux qui rampent entrent partout. Les plus étroites fentes sont pour ceux-là comme un portail, surtout si comme nous, ils sont souples, minces et glissants. Nous n'avons pu le retrouver^l celui qui est de notre race, que nous aimons et qui ne peut pas mourir.

LES TROUPES BISCORNUES^m

Oh ! les sottes saucisses qui se promènent, que dites-vous de la race de Merlin ? Il n'était pas tout à fait terrestreⁿ comme vous, avec qui il n'avait rien de commun. Son origine était céleste, puisque nous, les diables, nous venons du ciel.

LES SERPENTS

Sifflons, sifflons^a ! Nous n'avons pas à discuter avec vous, qui n'existez pas, les diables, mais en passant, nous vous^b disons volontiers que nous connaissons le paradis terrestre. Allons plus loin; sifflons, sifflons !

LES CRAPAUDS^c

Que s'élève aussi notre appel mélancolique ! Car^d nous voulons retrouver Merlin nous aussi. Il nous aime et nous l'aimons. Nous assistions à d'étranges cérémonies où nous jouions notre rôle. Sautons, cherchons. Merlin aimait ce qui est beau et c'est un goût périlleux. Mais nous ne saurions le lui reprocher : nous aimons, comme lui, la beauté.

LES DEUX DRUIDES

Nous le cherchons^e aussi, car il connaissait notre science. Il savait que^f pour conjurer la soif, il^g n'est rien de mieux que de garder dans la bouche une feuille de gui. Il portait la robe blanche comme nous, mais, à la vérité, la nôtre^h est rouge du sang d'humaines victimes et brûlée, par endroits. Il avait une harpe harmonieuse, que nous avons trouvéeⁱ, les cordes rompues, sous un buisson d'aubépine, là-bas. Serait-il mort ? Nous avions des pouvoirs autrefois, lorsque, nombreux, nous étions réunis en collèges. Mais en ce temps, nous sommes presque toujours seuls. Que^j pouvons-nous faire d'autre que de très loin converser^k ? Car les vents nous obéissent encore et portent les sons de nos harpes. Mais Lugu^l nous protège, le dieu terrible : voiciⁱ son corbeau qui vole en croassant et cherche comme nous cherchons.

Or, le crépuscule était venu dans la forêt profonde et plus obscure. Un corbeau croassant, se posait, près de la dame immobile, sur la tombe^m de l'enchanteur.

LES DRUIDES

Il a disparu le corbeau du dieu Lugu. Cherchons l'enchanteur. Si nous avions le temps, nous célébrerionsⁿ,

en strophes difficiles, son destin, aux échos de la forêt résonnante. Mais, puisque nous ne le trouvons pas celui qui est vêtu d'une tunique semblable à la nôtre, profitons de ce que nous sommes réunis pour nous parler à cœur ouvert.

LE CORBEAU

L'une^a est vive, l'autre est mort. Mon bec ne peut percer la pierre, mais tout de même je sens une bonne odeur^b de cadavre. Tant pis, tout sera pour^c les vers patients. Ils sont bien méchants ceux qui fabriquent des tombes. Ils nous privent de notre nourriture^d et les cadavres leur sont inutiles. Attendrai-je que celle-ci meure ? Non, j'aurais^e le temps de mourir moi-même de faim et ma couvée attend la becquée. Je sais où est Merlin, mais je n'en veux plus. Aux portes des villes meurent des enchanteurs que personne n'enterre. Leurs yeux sont bons, et je cherche^f aussi les cadavres des bons animaux ; mais^g le métier est difficile, car les vautours sont plus forts, les horribles qui ne rient jamais et qui sont si sots que je n'en ai jamais entendu un seul prononcer une parole. Tandis que nous, les bons vivants, que l'on nous capture, pourvu que l'on nous nourrisse^h bien, et nous apprenons volontiers à parler, mêmeⁱ en latin.

Il s'envola en croassant.

LE PREMIER DRUIDE

Que fais-tu seul dans la montagne, à l'ombre des chênes sacrés ?

LE DEUXIÈME DRUIDE

Chaque nuit, j'aiguise^j ma faucille, et lorsque la lune lui ressemble, tournée vers la gauche, j'exécute ce qui est prescrit. Un roi^k vint, il y a peu de jours, me^l demander s'il pourrait épouser sa fille dont il était amoureux. Je me suis rendu en son palais pour voir pleurer la princesse, et j'ai dissipé les scrupules du vieux roi. Et toi-même, que fais-tu ?



LE PREMIER DRUIDE

Je regarde^a la mer. J'apprends à redevenir poisson. J'avais dans ma demeure quelques prêtresses. Je les ai chassées : quoique vierges, elles étaient blessées. Le sang des femmes corrompait l'air dans ma demeure¹.

LE DEUXIÈME DRUIDE^b

Tu es trop pur, tu mourras avant moi.

LE PREMIER DRUIDE

Tu n'en sais rien. Mais ne perdons point de temps. Les voleurs, les prêtresses ou même les poissons pourraient prendre notre place et que deviendrions-nous alors ? Soyons terribles et l'univers nous obéira.

La fée Morgane^c, amie de Merlin, arriva à ce moment dans la forêt. Elle était vieille et laide.

MORGANE

Merlin, Merlin ! Je t'ai tant cherché ! Un charme te tient-il sous l'aubépine en fleur³ ?... Mon amitié est vive encore, malgré^a l'absence. J'ai laissé mon castel Sans-Retour, sur le mont Gibel⁴. J'ai laissé^e les jeunes gens que j'aime et qui m'aiment de force, au castel Sans-Retour, tandis qu'ils aiment de nature, les dames errant dans les vergers, et même les antiques naïades. Je les aime pour leur braguette, hélas ! trop souvent remboursée^f et j'aime aussi les antiques cyclopes malgré leur mauvais œil. Quant à Vulcain, le cocu boiteux m'effraye tant que de le voir, je pète comme le bois sec dans le feu. Merlin ! Merlin ! Je^g ne suis pas seule à le chercher. Tout s'émeut. Voici deux druides^h qui veulent un signe de sa mort. Qu'ils soient heureux, je vais les contenter pour qu'ils s'en aillent en paix bien qu'abusés.

Elle fit le geste logique qui déploie le mirage. Aux yeux des druides, satisfaits d'eux-mêmes, apparut le lac Lomond, avec les trois cent soixante îlots. Au bord de l'eau, des bardesⁱ se promenaient en troupes et tiraient

CINÉMA

<i>Notice</i>	1470
LA BRÉHATINE	1471
<i>Notice</i>	1471
<i>Notes et variantes</i>	1472
C'EST UN OISEAU QUI VIENT DE FRANCE	
<i>Notice</i>	1474
<i>Notes et variantes</i>	1475
<i>Complément à l'appareil critique</i>	1476

SUPPLÉMENT

Les Deux Sacrifices	1485
[Depuis la nuit de Noël 2107...]	1488
[Adieu, il n'y a pas moyen...]	1489
[Histoire du maréchal des logis fourrier Beauzèbre]	1493
Les Premiers Chemins de fer	1495
Les Bonbons	1496
Aventure galante	1497
[L'Homme électrique]	1498
Notes diverses	1499
L'Amour et la Guerre	1500
Mariage de prêtre	1501
Pièce. La Pudeur	1501
Souvenirs de la grande guerre	1502
<i>Notes</i>	1509

Bibliographie

I. Bibliographies	1515
II. Œuvres complètes d'Apollinaire	1516
III. Œuvres en prose d'Apollinaire	1518
IV. Textes publiés en revues ou en recueils collectifs	1531
V. Anthologies	1535
VI. Traductions	1536
VII. Ouvrages consacrés entièrement ou partiellement à la prose d'imagination d'Apollinaire	1542
VIII. Articles sur les œuvres d'imagination en prose d'Apollinaire	1544

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

CONTES ET RÉCITS

Les grandes œuvres et leurs annexes

L'ENCHANTEUR POURRISSANT

L'HÉRÉSIARQUE ET CIE

LE POÈTE ASSASSINÉ

CONTES ÉCARTÉS DU « POÈTE ASSASSINÉ »

LA FEMME ASSISE

CONTES RETROUVÉS

L'histoire romanesque

LA FIN DE BABYLONE

LES TROIS DON JUAN

LA FEMME BLANCHE DES HOHENZOLLERN

Ébauches et fragments

THÉÂTRE

Pièces écrites en collaboration

avec André Salmon

LA TEMPÉRATURE

LE MARCHAND D'ANCHOIS

JEAN-JACQUES

Fragments et projets

de Guillaume Apollinaire

LA COLOMBELLE

FRAGMENTS DIVERS

CINÉMA

LA BRÉHATINE

C'EST UN OISEAU QUI VIENT DE FRANCE

Préface

Notices, notes et variantes

Complément à l'appareil critique

Supplément aux textes

Bibliographie

par Michel Décaudin